

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 26 JANVIER 1860.

No. 17.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE

Au quatrième siècle.

(Suite.)

Le siècle qui vit la littérature grecque sortir glorieuse du tombeau où elle avait été comme enfermée pendant si longtemps, éclaira aussi en Italie la renaissance des lettres et l'amour des sciences ; mais là comme en Orient, l'éloquence ne peut réclamer comme ses partisans que ceux que l'Eglise a eus pour défenseurs et pour pasteurs. Tels sont les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme et les Augustin. S'ils ont brillé par leur savoir, ils n'ont pas moins brillé par leurs vertus, leurs travaux apostoliques, et surtout par leur courage à soutenir les attaques des Ariens, souvent protégés par l'autorité impériale. C'est donc à bien juste titre, que je réclame pour eux, quelques minutes d'une bienveillante attention.

Saint Hilaire, que l'on a surnommé *le Rhône de l'éloquence latine*, naquit dans la ville de Poitiers d'une famille païenne et gauloise et reçut une éducation supérieure. Mais il embrassa bientôt le Christianisme, qu'il avait profondément étudié, et fut fait évêque par ses concitoyens (350). Dès lors il se montra un des plus éloquents défenseurs de l'Eglise, et mérita ainsi la haine et les persécutions de Constance qui l'exila en Phrygie. Mais dès que l'orage se fût apaisé, il reparut dans son évêché où il termina paisiblement ses jours vers l'an 367.

Le principal caractère qui distingue la plume de ce Père, c'est la véhémence et l'énergie du style, et cette véhémence est quelquefois si grande qu'elle a paru excessive à plusieurs critiques ; mais elle est justifiée par l'intention et le but de l'auteur, et par l'importance des matières qu'il traite. Quant au reste, il n'est point au-dessus de son siècle, et même il recherche quelquefois beaucoup trop le langage brillant et pompeux.

Mais cela ne change rien à la valeur intrinsèque de ses ouvrages. Son livre de *la Trinité* a toujours été mis par les Anciens à la tête de ceux qu'il fallait lire, pour se confirmer dans la foi de ce grand mystère, pour se précautionner

contre les pièges de l'hérésie, et en découvrir les ruses. Son livre *sur les Synodes*, nous fournit une grande partie de ce que nous connaissons sur la foi des Ariens. Nous avons encore de lui trois lettres, adressées à l'empereur Constance, et une dernière écrite pour sa fille Apra, dans laquelle on retrouve l'hymne *Lucis Creator optime* . . .

Nous allons maintenant entrer sur un plus vaste théâtre ; la scène va se passer à Milan, et le grand Ambroise en sera l'acteur. Là, nous le voyons non seulement lutter contre la puissance impériale, mais la vaincre ; là, non seulement il étonne son troupeau par la puissance de sa parole, mais de plus il le préserve contre toutes les attaques de l'hérésie.

La Gaule qui vit la naissance de St Hilaire, vit aussi celle d'Ambroise (340). Son père, un des premiers dignitaires de l'empire lui fut enlevé dès son enfance ; cependant il reçut l'éducation la plus complète, grâce aux soins de sa mère. Sa naissance et ses talents l'appelèrent bientôt aux charges publiques, et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procureur de la Ligurie et de la province Æmilia. Probus, en lui déléguant cette charge, se servit d'une expression remarquable, pour caractériser la justice et la douceur, dont il lui faisait un devoir : “ Allez, dit-il, et agissez non comme un juge, mais comme un évêque. ” Ce conseil parut plus tard une prédiction. Arrivé à Milan, capitale de sa province, il devint si cher au peuple, qu'après la mort de l'archevêque Auxence, il fut unanimement proclamé son successeur. On connaît sa conduite envers l'Impératrice Justine, qui voulait s'emparer par force d'une église catholique pour la donner aux Ariens, et sa fermeté à l'égard de Théodose coupable ; ces deux actions peuvent donner une idée de son caractère et de son énergique intrépidité. Il mourut la nuit du vendredi au samedi saint, le 4 avril 397, dans la 57^{ème} année de son âge, et la 22^{ème} de son épiscopat.

St. Ambroise présente, comme évêque, un des plus beaux caractères qui puissent s'offrir à l'admiration ; comme écrivain, un des modèles les plus féconds, par la so-

lidité de sa doctrine, et l'élevation de ses pensées, la perspicacité et la justesse de ses aperçus, la sagesse autant que la variété de son érudition, l'abondance de son style, tantôt pompeux, tantôt concis, toujours rapide et noble. Ce qui le distingue encore plus éminemment, c'est une oration vraiment divine, que tout l'esprit du monde ne donne pas, et qu'il avait puisé à la source de nos Saintes Ecritures dont il s'était profondément pénétré. La douceur de son langage est telle, que sans cesse elle rappelle à l'imagination de ses lecteurs l'essaim d'abeilles qui, disait-on, étaient venues se reposer sur le berceau du Platon chrétien. Ce Saint que l'antiquité a toujours regardé comme le plus grand des Pères de l'Eglise latine, a été sévèrement jugé par Fénelon ; cependant il reconnaît lui-même que les légères imperfections qu'il a remarquées en lui tiennent plus à son siècle qu'à son talent.

Quant à ses ouvrages, je sens bien que ce n'est pas à moi à en parler ; outre que je suis incapable de les apprécier à leur juste valeur, il me faudrait bien du courage ; car, une simple énumération de tous ceux qui sont sortis de sa plume demanderait plus d'une demi colonne de notre petite *Abeille*. Il suffira donc de dire qu'il a commenté une grande partie de la Bible, et laissé des œuvres de morale et des traités dogmatiques. Ainsi, n'en déplaise à M. Villemain, il a donc un droit bien mérité à l'admiration des siècles futurs ; mais son plus beau titre de gloire n'est pas tant encore d'avoir surpassé en éloquence tous ses devanciers dans l'Eglise latine, que d'avoir enfanté au Catholicisme un de ses plus vaillants défenseurs, je veux dire St. Augustin.

(A continuer.)

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 26 JANVIER 1860.

LE HAZARD ET LE GÉNIE

DANS LES

Découvertes Scientifiques.

J'ai souvent entendu dire, j'ai même vu que les découvertes scientifiques ne

sont dues qu'au hasard. Pour celui qui a parcouru l'histoire de la physique moderne et qui a vu comment cette science a pris naissance, ce langage est tout-à-fait incroyable. Il suffit de parcourir les différentes phases par lesquelles ont passé les sciences, depuis environ 200 ans, pour reconnaître qu'une telle opinion est erronée. Que veulent dire en effet ceux qui soutiennent que c'est le hasard qui a conduit aux découvertes scientifiques, sinon que des circonstances fortuites, des phénomènes imprévus ont présenté ces découvertes toutes faites aux prétendus inventeurs qui n'auraient ainsi pas d'autre mérite que celui d'avoir ramassé ce qui s'est rencontré sur leur route ? Or, parce qu'une découverte importante a été faite à l'occasion d'un phénomène qui s'est présenté fortuitement à un savant, peut-on dire que c'est le hasard qui a amené cette découverte ? Et, est-il bien logique de raisonner ainsi ? ... Mais ce n'est pas tout : non-seulement les circonstances qui ont conduit aux plus belles découvertes sont peu importantes par elles-mêmes, mais le plus souvent, ce sont des faits communs, que tout le monde a devant les yeux, que chacun a occasion de remarquer tous les jours : ce sera, par exemple, une pomme qui tombe d'un arbre, un morceau d'ambre qui, frotté, attire des corps légers, de l'air chaud qui fait tourner une petite sphère, etc.

Il est donc déraisonnable de dire que des faits si simples et si ordinaires aient joué le plus grand rôle dans ces découvertes. Sans doute, celles-ci n'ont été amenées que par des phénomènes qui ont pu se présenter sans être prévus. Mais ce qui fait le mérite du savant, ce qui relève son génie, c'est d'avoir remarqué ces phénomènes, de les avoir étudiés et d'en avoir tiré ces merveilleuses conséquences qui forment le magnifique ensemble des sciences physiques. Qu'un fait extraordinaire ne se présente que tous les cent ans, et qu'il se produise au moment précis où un savant va le remarquer et l'étudier : c'est peut-être ce qu'on pourrait appeler du hasard. Toutefois, serait-il bien juste d'attribuer au hasard, même dans ce cas, la découverte qui en serait la conséquence ? Pour parler ainsi, il faudrait que le phénomène en question fût tel que, en le voyant, la découverte à laquelle il conduit se trouvât toute faite. Or, il suffit d'un coup d'œil, jeté sur les faits fondamentaux des principales branches de la science moderne, pour reconnaître l'immense différence qu'il faut faire entre la part du génie et celle du hasard dans presque toutes les découvertes qui font la gloire des deux derniers siècles.

Tout le monde sait que le fait fonda-

mental de l'électricité est que certains corps frottés attirent les brins de paille et les corps légers. Ce fait avait été connu de toute antiquité. Pline le naturaliste nous l'apprend : "Quand le frottement, dit-il, a donné à ce corps (l'ambre jaune) la chaleur et la vie, il attire les pailles et les feuilles d'un faible poids." Voilà toute la science des anciens sur un phénomène aujourd'hui si extraordinaire. Comment les anciens avaient-ils reconnu l'existence de l'électricité ? on l'ignore ; mais ce qu'on sait, c'est qu'ils ne firent aucun progrès dans cette partie de la physique. Jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle, l'étude de l'électricité n'était pas plus avancée. Ce ne fut qu'à la fin de ce siècle et au commencement du siècle suivant que l'électricité sortit de sa longue enfance.

Guillaume Gilbert s'occupait depuis plusieurs années à étudier les propriétés attractives de la pierre d'aimant, connues aussi chez les anciens. Il dut naturellement s'occuper du phénomène d'attraction qui se manifeste dans l'ambre jaune. Cette substance, quand elle a été frottée, apparaissait à Gilbert comme un véritable aimant. L'espèce d'identité magnétique de l'ambre jaune avec la pierre d'aimant, qu'il reconnut, lui suggéra l'idée qu'il y aurait peut-être d'autres substances dans la nature, qui eussent cette propriété d'attirer les corps légers. Il fit des recherches ; dès lors l'existence de l'électricité était un fait certain, et les progrès de cette science furent très-rapides. Est-ce le hasard qui suggéra à Gilbert ses recherches ?

—En 1780, Galvani, savant professeur d'anatomie à Bologne, s'occupait d'études sur le fluide nerveux des animaux, et travaillait à rechercher l'influence de l'électricité sur les nerfs, lorsque le hasard lui fit remarquer des convulsions dans les membres d'une grenouille récemment tuée pour cette étude. Ces convulsions se manifestèrent au moment où l'on déchargeait une machine électrique placée à une petite distance. Galvani se mit aussitôt à étudier les circonstances du phénomène, dans l'espérance de démontrer l'identité du fluide nerveux et de l'électricité. Il consacra six années à cette étude.

Dans le cours de ses expériences, Galvani voulut voir si l'explosion électrique des nuages orageux produirait le même effet que celle d'une machine ; il trouva qu'il en était ainsi. Un jour, ayant suspendu à un balcon en fer les membres inférieurs d'une grenouille, au moyen d'un crochet de cuivre qui traversait la moelle épinière, il vit, avec une surprise bien légitime, ces membres s'agiter convulsi-

vement, et cela, en l'absence de tout orage. Il remarqua que cela avait lieu au moment où les membres, agités par le vent, venaient toucher le fer du balcon.

Il put dès lors répéter l'expérience plusieurs fois, et se trouva en possession d'un fait nouveau, *inattendu*, fruit de ses recherches, et qui est devenu le point de départ d'une longue suite de brillantes découvertes et l'origine d'une partie des plus étendues et des plus importantes de la physique. Quand on considère que ce sont ces convulsions d'une grenouille morte qui ont conduit, par une suite de recherches et de discussions opiniâtres, au merveilleux instrument de la pile galvanique avec toutes ses conséquences, telles que la galvanoplastie, le télégraphe électrique, &c., quel est celui qui osera donner au hasard une part quelconque dans tous ces beaux résultats ? N'est-il pas merveilleux, au contraire, qu'un fait aussi insignifiant en soi ait pu conduire à de si magnifiques applications ?

—Le célèbre Newton, encore enfant, fréquentait une école d'où il fut un jour expulsé. L'enfant, tout en pleurs, sort et va s'asseoir sur un banc à la porte de l'établissement. Or, il pleuvait, et l'eau tombant d'une gouttière, avait creusé une petite cavité sur une pierre qui se trouvait à ses côtés. Cet incident attira l'attention du jeune étudiant et sécha bientôt ses pleurs. Le professeur, sortant par hasard, l'aperçut les yeux fixés sur cette pierre et paraissant absorbé dans une profonde méditation. "Que fais-tu là," lui dit-il. "Je voudrais savoir, répond l'enfant, combien l'eau mettra de temps à percer cette pierre." Le maître fit rentrer aussitôt l'enfant à l'école, augurant de ce que pouvait faire plus tard un esprit d'observation qui se manifestait dans un âge aussi jeune. On sait, en effet, combien la science doit au génie de Newton. Voici un fait entre autre.

Newton, fuyant la peste qui venait de se déclarer à Cambridge, où il se livrait à ses travaux scientifiques, s'était retiré à Woolstrop, terre qui l'avait vu naître. Un jour, il vit par hasard tomber une pomme d'un arbre. La lune qui était visible en ce moment, le conduisit à se demander pourquoi elle ne tombe pas elle aussi comme cette pomme. Ce fut à l'occasion de ce fait vulgaire et de cette question si simple que Newton conçut la première idée de la gravitation universelle, dont les lois simples expliquent à la fois les mouvements des globes célestes aussi bien que la constitution physique des corps. On ne dira pas ici que la chute d'une pomme et la présence de la lune ne se sont pas présentées un million de fois à tous les hommes ; mais c'est que pour en déduire les lois de l'attrac-

tion, il ne suffit pas que le *hazard* présente ces phénomènes, il faut encore le génie d'un Newton. Quand on demandait à ce grand géomètre comment il avait fait toutes ses découvertes, il répondait : "en y pensant toujours." Avis à ceux de mes chers confrères qui attendent peut-être le hasard pour faire des découvertes dans la grammaire ou telle autre partie de leurs études.

—Les machines à vapeur doivent leur origine à des faits non moins connus et guère plus importants que celui dont nous venons de parler. De tout temps la vapeur d'eau a été connue, de tout temps aussi, on a remarqué certains de ses effets, mais sans se préoccuper d'en tirer les conséquences. Les anciens faisaient tourner de petites sphères, faisaient éclater même des sphères assez considérables avec la vapeur ; il n'est personne qui n'ait vu ce qui se passe dans un vase fermé contenant de l'eau bouillante : le couvercle saute sous l'effet de la vapeur. On a donc connu presque de tout temps la force de la vapeur. Dira-t-on pour cela que la possibilité s'est montrée trop bienveillante dans le concert unanime d'éloges qu'elle accorde aux Papin, aux Watt, aux Fulton, pour la part respective qu'ils ont eue dans l'invention et les applications de la machine à vapeur ?

—Le vol des oiseaux avait fait faire de folles tentatives pour s'élever dans les airs. Il n'est pas dans la nature de l'homme de se soulever par lui-même dans cet élément. Il fallait donc quelque autre phénomène pour engager l'homme à chercher des moyens de se soutenir et de s'élever dans les régions supérieures. Tout le monde connaît les inventeurs du ballon. Deux frères, Etienne et Joseph Montgolfier, fabricants de papier, se promenant un jour, étaient montés sur le sommet d'une montagne. Du haut de ce poste grandiose d'observation, ils contemplaient la beauté de la nature. Leurs regards se portaient tantôt sur les campagnes environnantes couvertes de moissons, tantôt sur le ciel où se balançaient mollement d'immenses nuages. Ce qui les étonnait le plus dans tout ce qu'ils voyaient, c'étaient ces mêmes nuages soutenus par eux-mêmes dans l'espace, et flottant au gré des vents, sans qu'ils s'abaissassent vers la terre. Comme le savant anglais, ils se demandèrent pourquoi les nuages ne tombent pas. Il faut donc qu'ils soient plus légers que l'air lui-même. Telle fut la pensée qui fit créer les ballons. Les deux frères Montgolfier s'appliquèrent à trouver un corps plus léger que l'air. Leurs recherches furent couronnées d'un heureux succès : le ballon fut inventé. Lorsqu'ils communiquèrent

leurs idées à l'Académie des sciences, les membres se dirent : " Cela devait être, comment n'y avons-nous pas pensé ? " C'est qu'il ne suffit pas de voir les nuages pour inventer les aérostats.

—L'étincelle électrique et le pétilllement qui l'accompagne sont bien loin d'égaliser la splendeur de l'éclair et le bruit du tonnerre. Cependant c'est par un si faible reflet du phénomène de la foudre qu'un savant de l'Amérique, le grand Franklin, a été conduit à l'hypothèse de l'identité des phénomènes électriques des machines avec ceux du tonnerre. Cette opinion, paraît-il, avait été émise avant lui ; mais personne n'avait entrepris de la démontrer. Franklin, convaincu que la foudre n'est autre chose qu'une décharge électrique, soumet ses observations aux savants de l'Europe, et indique d'avance les moyens de constater cette identité. Cependant, impatient de voir confirmer son hypothèse, Franklin pensa qu'il pourrait se procurer un accès sûr et facile dans les régions où s'engendre la foudre, au moyen d'un cerf-volant. L'idée de ce cerf-volant se trouva juste, par l'épreuve qu'il en fit dans la campagne de Philadelphie, " où il jugea à propos d'opérer, dit une lettre de Priestley, sans autre témoin que son fils, pour éviter la risée des sots." Dans le même temps, trois tiges de fer, dressées comme il l'avait dit, annonçaient à l'Europe la solution du problème proposé par Franklin, en se chargeant d'électricité atmosphérique. Franklin eut la pensée de les employer pour désarmer la foudre, et, par cette pensée, le génie dotait l'humanité d'un nouveau bienfait dans l'emploi des paratonnerres.

En parcourant l'histoire de ces différentes découvertes, on est étonné de voir qu'on ait pu attribuer au hasard ce qui n'a été que le résultat d'études constantes et de recherches continuelles. Que voit-on, en effet, si ce n'est le génie s'emparant d'un fait quelconque, d'un phénomène connu de tout le monde, pour l'étudier, l'approfondir, en rechercher les causes, les étendre à des phénomènes différents, et, d'un fait à un autre, arriver à une suite de découvertes toutes de plus en plus importantes. Il est impossible de considérer ces circonstances sans accorder toute la gloire des découvertes aux talents, à l'esprit d'observation, au génie de ceux qui les ont signalées.

L-M. LAMBERT.

—On lit dans *l'Ami de la Religion* :

La révolution italienne continue ses ravages dans la Péninsule et s'attaque même aux plus petits états. La République de Saint-Marin a déjà eu occasion de se plaindre plus d'une fois des dégâts que l'on commet sur son territoire, et son

représentant à Paris, M. le comte Avigdor, présentait dernièrement au gouvernement français un mémoire à ce sujet.

Le lecteur nous permettra peut-être pour l'intérêt du spectacle, d'arrêter un instant ses regards sur ce petit pays, resté calme au milieu de toutes les commotions qui ont ébranlé la Péninsule, et dont la sagesse a résolu le problème de suivre les progrès de la civilisation en conservant des institutions séculaires qui sont aujourd'hui les plus vieilles de l'Europe. *Bene qui latuit, bene vixit.*

La République de Saint-Marin, enclavée dans les Etats-Pontificaux, à peu de distance de Rimini et de la côte de l'Adriatique, ne comprend qu'un modeste territoire. Les 30 à 40,000 habitants qui le peuplent sont groupés sur une montagne, le mont Titan, et dans quelques vallons qui l'entourent. La ville principale, Saint-Marin, est située au sommet de la montagne. Le sol, en grande partie rocaillieux, est peu fertile, mais la population sobre et laborieuse qui le cultive, a su, à force de travail, en tirer de nombreuses ressources.

On sait le mot de Fénelon : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. Celle de Saint-Marin n'est pas compliquée ; bien que Delfico ait employé plusieurs volumes à l'écrire, elle peut se résumer en un seul mot : dix siècles de paix et de liberté.

Que de grands Etats envieraient de si simples annales !

On dirait que le flot des révolutions, qui a renversé tant de choses des deux côtés de l'Apennin, n'a pu s'élever jusqu'au mont Titan. La petite république semble y avoir vécu comme au-dessus de la région des orages ; et à travers les chocs des peuples et les secousses du temps, elle est parvenue à conserver intacts deux biens inestimables que beaucoup d'autres ont perdus : sa foi et sa liberté. Peut-être trouvera-t-on que cette forte race de montagnards n'a dû manquer d'habileté ni de courage pour avoir su défendre ces biens de toute atteinte durant une période si longue et si tourmentée !

In tenui labor, at tenuis non gloria !

Sous le règne de Dioclétien, un soldat dalmate, nommé Marinus, ayant embrassé le christianisme, se retira dans cette contrée avec quelques-uns de ses compagnons. Il y vécut trente ans du travail de ses mains, se fit ordonner prêtre, et s'établit sur le sommet désert du mont Titan, où bientôt une petite tribu, en se fixant autour de lui, vint donner naissance à la cité qui porte encore aujourd'hui le nom du soldat converti.

Bien avant le dixième siècle l'histoire trouve Saint-Marin organisé en état indépendant. Plus tard, dans les querelles

